

HERVÉ BOUCHARD

**PARENTS ET AMIS
SONT INVITÉS À
Y ASSISTER**

*Drame en quatre tableaux
avec six récits au centre*



LE QUARTANIER

Je suis le malade des bruits et m'étonne que presque
tout le monde répugne aux odeurs mauvaises, moins
au cri.

STÉPHANE MALLARMÉ

« Conflits », 1895

PREMIER TABLEAU

Noir dans le théâtre où la scène est crayonnée. Quand les persons parlent, ils disent et on voit. L'un fait la liste des dans l'ordre où ils sont sans qu'on puisse le voir. Il dit la veuve Manchée et elle est. Le mari Beaumont, il le dit couché mort et il est couché mort au centre. Il dit une suite de six qui sont orphelins de père et ils sont. Tous garçons. Les acteurs vieilliront. L'orphelin de père numéro six passe le premier tableau dans le ventre de la veuve Manchée. L'acteur déguisé en orphelin de père numéro six caché dans le ventre de la veuve Manchée, il ne doit pas dépasser. Aussi la veuve Manchée porte-t-elle une robe de graisse jusqu'aux genoux. Si la veuve Manchée s'appelle la veuve Manchée, c'est qu'elle est manchée. Si elle est manchée, c'est qu'on ne voit pas ses bras, c'est qu'elle manque de sous, c'est qu'elle est en morceaux, c'est qu'elle parle à travers un tube, c'est que ses bras qu'on ne voit pas sont quand même des bras de mère, c'est qu'elle a de quoi tenir, c'est qu'elle ne sait pas trop, c'est qu'elle n'est pas très vite, c'est qu'il faut la couper, c'est qu'elle

est plutôt tendue. Les orphelins de père numéro un, numéro deux, numéro trois, numéro quatre et numéro cinq peuvent être joués par un seul et même pourvu que sa tête de seul et même s'ajuste facilement et rapidement à des corps de différentes tailles. Aux moments où plusieurs orphelins de père doivent en même temps parler, le seul et même qui les joue s'arrange pour les jouer tous en même temps afin qu'on croie qu'il est plusieurs. L'épisodique Laurent Sauvé peut être joué par un collier de barbe portant lunettes et voyant bleu. Pour ce rôle, si le théâtre a des moyens, qu'on engage le fils d'un dieu pour se tenir derrière. Sinon, un ressuscité quelconque fera l'affaire. La langue coupée du prêtre doit tenir à un peu moins de six pieds du sol, au bout d'un tronc à jambages masqué par une longue robe. Les figurants du défilé initial sont une quarantaine environ. Ils peuvent aller sans tête s'ils font figure de défilants. C'est tout. La scène entière est crayonnée. La musique est crayonnée dans les paroles des persons. Les décors sont crayonnés dans les paroles des persons. La lumière n'est pas crayonnée. La lumière n'est pas crayonnée mais la crayonne est enluminée. La crayonne qui sort est un jeu d'acteur orpheliné. La veuve a ses gars, sa folie est manchée, elle joue à être dans la crayonne qui sort dans le noir luminé. Fin des indices cascalons. On entre dans l'art tisonné de démonstrations hurlées où énoncer signifie produire le théâtre où la scène est crayonnée. La crayonne fait l'éclat d'un instant un miracle crayonné, c'est sa lumineuse évidence, hors d'elle et pourtant.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO CINQ

Les mesures de la salle sont en mètres. Sans les nombres, on ne sait rien. Toutes les chaises sont identiques et pourtant, pas une qui soit à la même place. Elles sont toutes en métal et en cuirette. C'est la cuirette qui colle aux cuisses des petits qui sont en cuisses. Je peux à peine voir mon père dans son cercueil. Faudrait un marchepied comme pour les fontaines où boire. Avec un marchepied, je pourrais voir mon père dans son cercueil sans fatiguer personne. Je pourrais voir son front qui ne luit pas et sa bouche étirée et sa maigreur et ce costume où on l'a mis et qui ne lui va pas. Je peux à peine voir mon père dans les paroles de ceux qui défilent et qui viennent un temps se poster derrière moi. Tantôt blême, tantôt rose, tantôt sévère, tantôt blanchi, tantôt lui, tantôt méconnaissable, tantôt bien, tantôt ah!, tantôt oh!, tantôt propre comme jamais, tantôt gris comme toujours, seul comme un homme, tantôt pâlot des lèvres,

tantôt maigre des os, tantôt bombé du front, tantôt creusé des joues, tantôt bouché des pores, tantôt menton pentu, tantôt plié des ailes, tantôt lissé du col, tantôt sec du sillon, tantôt fléché du trait, tantôt salé des trous, tantôt concave des tempes, tantôt lâché du cou, tantôt connu du pli, tantôt fumant du d'avant, tantôt crasseux du cil, tantôt sentant d'la ride, tantôt pommé d'l'écorce, tantôt singeant d'l'ovale, tantôt pesant du chef, tantôt chevelu du vase, tantôt mou du poitrail, tantôt tarte du doux, tantôt fiché de l'ongle, tantôt goulu du lobe, tantôt foulé du long, tantôt gaufré du rond, tantôt noirci du cercle, tantôt brisé d'la mine, tantôt caillé du teint, un homme un, seul et laid comme une carpe, dur comme un mort sourd du tout.

Cependant le tantôt répété du cinq, la veuve est elle aussi en répétition, dévisagée par les figurants qui lui passent devant.

LA VEUVE MANCHÉE

Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.

Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu. Merci d'être venu. Merci d'être venu.
Merci d'être venu.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO UN

Les figurants du défilé sont sans oreilles.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO TROIS

Des déguisés comme nous font la même chose que nous dans une salle identique à côté. Mais leur mort est plus vieux.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO QUATRE

Plus loin, des déguisés comme eux font la même chose que nous dans une salle identique à côté de la salle identique à côté. Leur mort à eux est encore plus vieux que le mort plus vieux d'à côté.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO CINQ

Combien ça fait ?

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO QUATRE

Le corridor est long. Il y a des portes en accordéon jusqu'au fond. Les portes en accordéon donnent sur

des salles où il y a des chaises rangées en long. Au fond de chacune des salles, il y a un placard fermé par une porte en accordéon.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO TROIS

Dans le placard derrière la porte en accordéon, il y a un autre mort, celui-là n'appartient à personne ni ne ressemble à personne, il est sans âge. C'est un mort sans famille. Si une famille vient dans l'une des salles et qu'elle est sans mort, elle prend celui-là. Si une famille perd son mort, elle prend celui-là.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO QUATRE

Au mort fourni, on donne alors l'âge et l'allure qu'il faut.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO TROIS

Avec des paroles, on le fait, on donne au mort fourni l'âge et l'allure qu'il faut. On apprend aux familles comment peindre avec des paroles l'âge et l'allure qu'il faut à un mort fourni pour le faire sien. Dans les placards, il y a des démonstrations, l'horaire des démonstrations est sur les portes en accordéon, ce sont des croque-morts qui les font. Chaque jour, ils en font, ils poussent une porte en accordéon et ils font leur démonstration.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO QUATRE

Ils parlent et leurs paroles s'étendent sur le mort
fourni et on pleure.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO UN

Le nôtre a l'air du nôtre. Il a l'air d'un dont le char a
l'devant aussi long que l'derrière.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO CINQ

Quand est-on ?

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO UN

On est après. Viens sur mes épaules pour voir ton
père crayonné. Regarde ton père Beaumont, il est
dans la mort, il a ses mains dans la mort, son corps
vidé est dans la mort, sa bouche est dans la mort, elle
est cousue pour qu'il y reste, il a fini de bouger. Il a
l'devant du char aussi long que l'derrière, comme un
arrêté qui nous appartient. Il est notre mort, sa mort,
nous la vivons.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO TROIS

Quand sa chaise berçait, c'est qu'il était dedans. La
t.v. était en face. Il nous sacrait après.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO QUATRE

Il nous sacrait après ou il nous sacrait après ?

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO TROIS
Il nous sacrait après.

LA LANGUE COUPÉE DU PRÊTRE
Dijons une çapelet.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO CINQ
Dans la classe où je suis petit comme d'autres petits comme moi, le père Beaumont vient nous démontrer comment fouler au fond de la corbeille en fer les détritrus qui y sont, il vient, bâton balai en main, il met son pied carré dans la corbeille et il pousse au fond, on est plusieurs à regarder mon père Beaumont, j'apprends aux autres que nous regardons mon père Beaumont, c'est mon père Beaumont que nous regardons. Il parcourt des corridors longs en poussant son bâton et va dans les classes épater les flots en mettant son pied carré dans les corbeilles en fer, foulant les détritrus. Après son passage les flots font une ligne et, chacun leur tour, enfoncent un pied carré dans la corbeille en rythme désordonné. Le rythme, c'est la corbeille frappant la tuile qui le fait. Ça rit. En premier, je mets mon pied carré dans la corbeille en fer, imitant le geste sûr de mon père Beaumont, fièrement et sachant faire, flagne ! Les détritrus sont foulés. Apport d'autres cochonneries, des bouts de papier surtout, auxquels on ajoute de l'eau. Ceux d'après moi n'ont pas comme moi dans le sang le pied carré. Alors ils sautillent, ils dansotent, ils tombent, ils font du bruit. Leur pied

au fond de la corbeille est carré dans une excitation trop grande. La paroi de la corbeille en fer, pour certains, elle leur arrive si haut qu'ils tombent. Ça crie. Dans la classe, la maîtresse n'aime pas le rythme qu'on a pris tout d'un coup après l'passage de mon père Beaumont, elle dit bon, bon, non, non, mais on ne l'entend pas, la file est défaite, l'un Grimard saute à pieds joints au fond de la corbeille en fer et clogne, clogne, clogne, clogne en se déplaçant sur la tuile, l'un Goudreault verse des restes de gouache, des déchirures de carton, des boulettes de papier à mains, des bouts d'craie, plein d'cochonneries dans la corbeille en fer et flagne, foule tout au fond comme un pro du pied carré, l'un Chagnon fait pareil et l'un Pilon fait pareil et l'un Normandeu fait pareil et on s'effraie bientôt de ce qu'elle peut contenir la corbeille en fer. La maîtresse est en pleurs, elle cherche les sarraus, elle cherche les réglettes, où sont les pots de colle ? demande-t-elle, où sont les pots de colle ? Et flagne, tout disparaît, tout est foulé au fond de la corbeille en fer comme le père Beaumont nous l'a montré.

LES ORPHELINS DE PÈRE NUMÉROS

TROIS ET QUATRE

Disparaître carré, manger l'herbe jaune et tomber dans l'oubli. Nous sommes des veaux orphelinés.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO DEUX

Mon père est mort, mon père.

*Liste des pères que se fit l'orphelin
numéro six quand il vécut.*

J'eus pour père lui qu'on entendit crier de douleur avant qu'il s'évanouisse voyant coupé un bras qu'il avait jusqu'alors de la même longueur que l'autre attaché au corps. Camion des vidanges lui ayant mangé le susdit, il ne put le pauvre mettre la main qui lui restait sur le membre qui lui venait d'être arraché. Il stoppa et prit un siège à la Commission de santé du ministère de l'amputation duquel il obtint de se faire souder aux os un appareil articulé de tiges avec crochet au bout. Il les voulut décharnées, elles le furent. Il appela Rod son bras de fer et disparut. Pauvre premier père que j'eus regretta sa vie de course derrière le camion, sa vie de maigre à muscles, ses t-shirts, sa peau tannée. S'admirait l'enrobage de l'humérus. Les soirs d'été c'est ce qu'on entendait, le camion cheminant en rythme et mon père courant derrière, commandant en sifflant clair chacune des avancées plus loin du camion, soulevant et pitchant les sacs avec force, balançant les

poubelles de fer blanc avec force, sale de vie, puant de vie, mon père.

Autre que j'eus par la suite, cestui-là vivant rue, rue Bellay, qu'on vit bondir mille fois sur une Kawasaki enroutée, gris de vitesse, elle était orange. Portait cheveux longs, jamais de casque, devint mon père parmi les étincelles qu'il fit en glissant avec sa bécane sous un Dodge Ram au repos. Bang! que ça fit, et on fit tous oh! Il s'extirpa seul comme un héros dépourvu d'effets spéciaux, son corps resta là. On le regarda renaître sous la camionnette où sa moto flambait. C'était fini, j'étais orpheliné.

J'eus pour père un qu'on vit traverser en marchant le terrain vague entre l'école des métiers et le stade en tôle. Sa voix grave, son regard dur, l'épaisseur de ses sourcils de même que la nudité de son torse lui venaient du boitillement qu'il donnait à son pas en s'appuyant sur une canne en bois. Il allait fièrement de profil afin de dissimuler sa canne dont il se servait comme d'une arme, elle était redoutée. Parmi les bagarreurs de fin de nuit elle était redoutée, parmi ceux qui fumaient sous les préaux elle était redoutée, parmi les souïards d'après-midi elle était redoutée, parmi les amas de cartons des ruelles elle était redoutée, parmi les chiens elle était redoutée, parmi les voleurs de vélos elle était redoutée, parmi les siphonneurs de carburant elle était redoutée, parmi les endettés pour du hasch elle était redoutée, parmi les sans parole elle était redoutée. Il

fessait comme un père, les dents serrées, fusant de bave, entier de haine, au-delà de lui.

J'eus pour père cet homme-là qu'on vit rentrer chez lui matin lendemain d'un quart de nuit passé au complet toutes ses huit heures à l'usine d'Avalcan, l'œil droit bouché par un tampon, le corps penché sur son volant pour voir mieux à travers le pare-brise moi qui l'attendais. Un minuscule bouillant éclat de métal m'est entré dans l'œil, dit-il, je guérirai, alors que je me tenais debout devant la cuve d'Orson Berg dans la salle où il y en a plein en rangée d'Orsbin d'Orse et de Berg. J'ai pas paniqué, il ajouta, fallait pas paniquer. J'ai crié à mon chef qu'il fallait que je me rende à l'infirmerie, j'ai fait la file et me voici. Nous allons mettre fin à la file, a dit le chef à l'infirmerie. Demain nous nous mettrons à ouvrier à lunettes et la file sera défaite. Dans un carton qu'il sortit de son char il y avait des lunettes en plastique, il en donna à tout le monde, à moi deux paires, et je le choisis.

J'eus pour père l'homme lui qui marchait en guide parmi les flots que nous étions allant vers le bois, dans la grande coulée à histoires derrière chez Mailloux. Il avait un h à la place du g dans son nom de plante indigène. Andy Hains avait les favoris d'un Elvis mort mais on lui voyait les oreilles. Nous étions garçons en compétition pour son attention, pour son affection, je perdis. Andy Hains choisit de porter sur ses épaules un ami d'alors assassiné depuis. Mais ce choix ne

me peina pas. D'abord, comme il soulevait mon ami d'alors, Andy Hains eut un regard pour moi. Ensuite je compris, en m'imaginant à sa place d'Andy Hains, qu'il s'interdisait d'exprimer quelque marque que ce soit qui eût pu passer pour une préférence à l'endroit de son fils, et j'étais ce fils.

J'eus pour père l'homme voisin pilotant skidoo qui chenillait en rond devant l'entrée chez nous. Il neigeait comme ça se peut, il me fit signe de le rejoindre alors que je l'enviais à la fenêtre du salon. Je sortis déguisé en mitoufle à pompon, voyant rien sous la tuque de mon frère trop grand pour en posséder une à ma taille. C'était la nuit polaire et Tuktoyaktuk s'étendait dénudé au-delà des arbres, on s'est rendus jusqu'au grand lac des Esquimaux, j'ai jamais tant gelé. Une fois là sur le lac, il m'a dit regarde, il ne neigeait plus, les étoiles, les étoiles. J'ai jamais tant gelé. Ramène-moi au chaud Papa, je me disais, c'est une belle balade mais rentrons maudit rentrons. Une fois les pieds enfin dégourdis j'ai pensé comme elles faisaient, les étoiles, la surface du lac briller. Et les paupières de Linda Bolduc maquillée pour être belle. Mais je ne lui en ai pas parlé à ce voisin d'homme père que j'eus.

J'eus pour père l'homme à lunettes qui tondit ras le champ là-bas entre le bois et les jardins, afin que les mulots n'aient plus nulle part où se cacher et qu'on les puisse facilement attraper. Je poussais la tondeuse entre ses bras. Je poussais la tondeuse entre ses bras.